

## Reza MOGHADDASSI

« Quelles inspirations pour le XXI<sup>ème</sup> siècle ? »



Né d'un père musulman et d'une mère catholique, il a embrassé le bouddhisme pendant 10 années de sa vie. Il enseigne aujourd'hui comme agrégé de philosophie et a écrit deux ouvrages, « La soif de l'essentiel » et « Les murs qui séparent les hommes ne montent pas au ciel ». Nous accueillons Reza Moghaddassi.

### Reza MOGHADDASSI :

Bonsoir à tous,

On pourrait partir de cette question que posent les disciples à Jésus dans l'évangile de Thomas. "Que doit-on faire ?"

Très étonnamment, au lieu de leur donner des conseils et des méthodes, Jésus leur dit "Arrêtez le mensonge". On peut se demander "Qu'est-ce que le mensonge et que signifie sortir du mensonge ?"

Héraclite avait également cette formule en parlant des êtres humains "Même éveillés, ils dorment."

« Se réveiller » peut avoir plusieurs significations. Peut-être se libérer petit à petit de quelque chose qui s'est enclenché depuis notre enfance qui consiste, pour trouver une réponse à son besoin d'être aimé, d'essayer de faire la preuve de sa valeur auprès des autres. Ceux-là même qui ne sont pas prêts à nous regarder si nous ne prouvons pas notre valeur en performant. Il s'enclenche une logique qui nous incite à faire ce qu'il faut, à paraître ce qu'il faut pour capter l'attention et le désir des autres. Je

L'ai senti très fort lorsqu'un jour j'ai accompagné mon fils à l'école. C'était un jour de carnaval. Il voulait s'habiller en pirate, sa tenue préférée. Le soir je lui demande s'il est content de sa journée, il me dit "non, j'aurais préféré être habillé en Zorro." J'étais étonné parce qu'il ne connaissait pas ce personnage. Il ajoute "Tristan était habillé en Zorro et c'était bien." En l'interrogeant, je comprends que ce jour-là, Tristan avait été la star. Pourtant c'était un enfant qui était habituellement rejeté mais ce jour-là, il avait fait un carton. Tristan avait capté l'attention des autres, tout le monde avait voulu déjeuner avec lui. Ce jour-là mon fils avait compris que pour capter l'attention des autres, il fallait la tenue de Zorro. Le lendemain il me dit sur le chemin de l'école "Tu sais papa, maintenant Tristan, c'est mon copain". Je n'ai rien dit mais j'ai pensé "Tu es vraiment dégueulasse !"

Ça commence très tôt. Que comprend Tristan dans cette histoire ? On ne fait pas attention à moi, on ne m'invite à aucun anniversaire, mais si jamais j'ai ce qu'il faut dans la vie, si je fais ce qui faut et je parais comme il faut, eh bien on va m'aimer. Donc arrêter le mensonge, ça va être sortir de ce piège-là. Parce que quand bien même on gagnerait, quand bien même on arriverait à capter l'attention des autres, à être brillant, au cœur de cette victoire, il y aurait une défaite. Je ne suis pas aimé pour moi-même mais pour telle ou telle performance, or on veut être aimé pour nous-même. Donc arrêter le mensonge ce n'est pas facile, c'est parvenir à se libérer de cette impasse existentielle par laquelle nous avons à trouver la voie de l'amour. Arrêter le mensonge, c'est aussi avouer son ignorance. On a souvent tendance à faire les malins, à faire comme si on savait, même dans le domaine spirituel, alors qu'en réalité on n'a peut-être rien compris. Et je crois que la formule de Socrate "Je sais que je ne sais pas" ne concerne pas toutes les connaissances qui sont dans les livres mais signifie avoir compris que ce qui est essentiel à comprendre, je ne l'ai pas compris. Beaucoup de gens sont prêts à reconnaître qu'ils sont ignorants de beaucoup de choses mais ils ont l'impression d'avoir compris la vie, qu'au fond les bases sont posées. Ils ont des convictions. Et tout à coup lorsque le sol commence à se dérober sous nos pieds et qu'on ne comprend plus rien, eh bien à ce moment-là commence pour Socrate le chemin vers la vérité. A ce moment-là naît le désir, la quête. C'est déstabilisant parce qu'on aime bien avoir des points de repère et bien des choses qu'on a entendues aujourd'hui peuvent venir déstabiliser notre manière habituelle de voir les choses, ébranler le cadre culturel, civilisationnel, dans lequel on a grandi, l'école, et toute la séparation qui s'est instillée en nous depuis notre enfance, entre ce qui est sérieux, rigoureux, et ce qui est fumeux. Tout à coup en grandissant, en osant l'aventure, en osant aller là où les autres diraient que ce n'est pas sérieux, on découvre des trésors inattendus. On découvre des choses du réel beaucoup plus vastes, plus larges, que ce à quoi on s'attendait. Évidemment on peut se perdre, la vie est risquée, mais qui ne tente rien n'a rien. Cette aventure, qui est celle d'une vie, qui est ouverte, humble, c'est la condition du chemin. Mallory a fait un beau témoignage. Moi-même, je vais partir de ma propre expérience, de ma propre vie. Jean-Michel m'a présenté à travers mes différents ancrages religieux. Oui je suis issu à la fois de la culture iranienne à travers mon père, et toute la spiritualité, la civilisation qui va avec, et de la culture française, une famille de paysans normands. Il y

a aussi la différence sociale. Ma mère est issue d'un monde paysan et non de celui des banquiers et des quartiers d'affaires qui était celui de mon père. Milieux socio-économiques différents. On sait bien qu'il y a quelque chose de l'ordre du rapport au réel qui change selon qu'on est - ou non - lié à la terre. Tout cela participait à m'enrichir de regards très différents, mais au fond ce n'est pas très original. Vous êtes tous issus de parents très différents. De cultures familiales relativement distinctes. Je ne fais peut-être que creuser un peu plus l'écart avec cet écart religieux et culturel. Nous sommes toujours l'être de plusieurs parts. Nous nous sommes constitués à travers le patrimoine génétique de nos deux parents, la mémoire transgénérationnelle comme le disait Mallory, et puis de tout ce que nous allons incarner dans cette vie-là. Avec son lot de souffrances, de tristesses, de blessures, et en même temps son lot d'émerveillements. C'est toujours beau de voir les bébés avec les yeux embués comme s'ils buvaient le monde avec leurs yeux. Donc l'être humain que nous sommes est travaillé de la sorte avec plusieurs héritages. Il y a aussi dans notre vie des rencontres. Pour moi, une des plus importantes s'est produite lorsque j'avais 14 ans, la rencontre avec des maîtres tibétains.

Peut-être que le désir est né chez moi à ce moment-là. Jusque-là je baignais dans une culture tantôt musulmane tantôt chrétienne, sans avoir reçu la moindre culture religieuse. C'est peut-être la seule manière qu'ont trouvée mes parents de les voir cohabiter. A travers mes deux familles, j'ai rencontré cet univers-là, à travers la poésie, les pratiques, les coutumes, etc. Ce qui a été nouveau pour moi avec le bouddhisme, c'est que pour la première fois, j'avais la figure d'un être lumineux, ce qui n'est pas la même chose qu'un être brillant. La figure du sage est complètement exotique dans notre culture occidentale puisque j'ai grandi en France. Ce qui m'a frappé surtout, c'est que tout ce qui se présentait à moi était sur le mode de la croyance. "Que faut-il croire ?" "Dois-je croire comme les Musulmans ou comme les Chrétiens ?" J'avais du mal à choisir. Et pour la première fois, le discours que j'entendais était fondé sur l'expérience. Un appel à l'expérience. C'était l'expérience qui devait vérifier telle ou telle idée ou telle ou telle pensée. C'était de l'expérience qu'il fallait tirer des conclusions provisoires. Et donc je me suis prêté au jeu. Avant de lire des livres, je me suis mis en présence de ces maîtres et j'ai pratiqué la méditation sans savoir à quoi m'attendre, et cela m'a donné le goût, la saveur, le parfum des choses d'en-haut. J'avais la soif de l'essentiel, c'est le titre de mon premier livre. C'est-à-dire ce besoin des profondeurs ou des hauteurs. Un désir de verticalité où l'on sent - pour reprendre la formule de Pascal - que "L'homme a un désir d'infini que nulle réalité physique ne peut combler". Cet appel de l'infini est un peu flou, car habituellement le désir désigne quelque chose de précis. Ce désir dont je parle n'arrive pas à se représenter son objet parce que précisément, ce n'est pas une chose. Pour l'entretenir, ce désir demande à s'arracher à la somme des urgences. Dans notre vie, il y a toutes sortes de choses qu'on doit faire, comme sortir les poubelles, faire les courses, s'occuper de ceci et de cela, aller à son travail. A force de s'occuper des urgences, on finit par se couper de ce désir, de se couper de cette soif. Quand on ne traite pas les urgences, ça peut nous créer des problèmes, mais quand on ne s'occupe que des urgences sans s'occuper de l'essentiel, notre vie n'a plus aucun sens. Si vous êtes

là aujourd'hui, c'est que vous avez arraché aux urgences ce besoin de sens dont parlait Jean, et ce besoin de l'essentiel.

On pourrait évidemment parler de l'essentiel, toutefois, l'essentiel ne se trouve pas dans les mots mais dans une expérience. Peut-être doit-on tout de même passer par les mots. Essayer d'y comprendre quelque chose. J'aime beaucoup cette formule du Bouddha qui dit "Tout commence par la pensée. Là où la pensée est fautive, l'affliction s'ensuit, comme la roue de la charrette suit le pas du bœuf." Pourtant, Bouddha ne croit pas seulement dans la pensée. Il ne pense pas que la pensée suffit à elle seule pour pouvoir se libérer. En même temps, la pensée a ce rôle d'essayer de mettre un peu de clarté, parce que nos actes découlent d'abord de notre compréhension. Ce que je vais essayer de faire avec vous, c'est mettre un peu de sens.

On a écouté divers intervenants qui ont abordé un certain nombre de dimensions un peu en décalage avec notre éducation moderne et occidentale. Le public que vous êtes a semblé assez ouvert à tout cela, mais je sais que ce n'est pas toujours le cas. Ne serait-ce que pour moi-même, du fait de ma formation intellectuelle de philosophe, je suis passé par une classe préparatoire, j'ai fait l'agreg de philo, je peux vous dire que les 3/4 de ce que nous avons entendu aujourd'hui ne passe pas auprès de mes pairs qui pensent que c'est n'importe quoi ! Beaucoup de mes collègues et de mes pairs vont rigoler en voyant cette vidéo sur YouTube. Le mot "spiritualité" est un gros mot pour de nombreux philosophes. Toujours est-il qu'il se passe quelque chose dans notre culture, un changement de paradigme, dont tout le monde n'a pas forcément conscience. On en voit les effets mais on n'en comprend pas forcément très bien les causes. Je voudrais donner quelques éléments de compréhension de ce qui, à mon avis, est en train de se passer et qui fait que des journées comme aujourd'hui se multiplient et que de plus en plus d'individus s'ouvrent à des portes qu'on n'ouvrirait pas habituellement. Ce qui était au cœur des civilisations traditionnelles, c'était évidemment les traditions, et plus précisément la tradition religieuse. La question de la vérité se trouvait dans la foi religieuse, et celui qui se trouvait inséré dans telle ou telle civilisation avait le sentiment que c'était là que se jouait la vérité, qu'il suffisait de s'ouvrir à elle, de la transmettre à ses enfants et la suivre. Le maître mot était la fidélité. Rester fidèle à ces trésors du passé que nous avons reçus, les faire fructifier et les transmettre à nos enfants pour que ça ne se perde pas. Avec le sentiment un peu égocentrique que la vérité est de notre côté, dans notre système de pensée et de représentation, avec tel et tel dogme, tel et tel récit. Changement de paradigme, arrivée de la modernité. Les choses ne se font pas du jour au lendemain. L'invocation de la raison, de la rationalité, de la logique, devient le point central de la vérité. Cette raison insolente, conquérante, est venue troubler la tradition, la remettre en cause, douter d'elle, la malmenier, abattre les idoles à coups de marteau. Ce qui a produit beaucoup de crispations dans notre société. Notre histoire est marquée par cette rencontre entre modernité et tradition, entre religion et science, entre philosophie et religion, ce passage d'un mode d'expression plutôt symbolique, mythique, à un mode d'expression plutôt rationnel, à une volonté d'essayer de

comprendre le monde par la raison. La science est venue occuper la première place dans la conscience moderne. La religion devenant un peu plus périphérique. Certains l'abandonnant. Le lieu premier de la vérité n'était plus la religion mais la science. Le maître mot de cette époque-là est la méthode. La méthode scientifique, la rigueur logique. On va essayer de dire ce qui est vrai et ce qui est faux grâce à cette méthode. Partout où cette raison peut être investie, elle vient balayer tout ce qui existait à sa place, des superstitions ou des croyances. La philosophie, dans sa version moderne, est bien évidemment l'héritière de ce bouleversement, de ce désir de rationalité, de mystique de la raison. L'école dans laquelle vous avez grandi, héritière du siècle des Lumières, est inscrite dans cette idée-là. L'école est le lieu du savoir, le temple de la raison. Ce mythe-là est en train de s'effondrer. Pas au sens où la science avec toutes ses découvertes et sa noblesse aurait disparu, au contraire, elle poursuit son chemin, de la même manière que la modernité n'a pas fait disparaître la religion, elle l'a juste poussée dans ses retranchements et l'a conduite à se purifier d'un certain nombre de choses qu'elle avait tendance à absolutiser et qui n'étaient pas absolues. De ce point de vue-là, il s'est produit quelque chose de salutaire.

Qu'est ce qui est en train de s'effondrer ? On se rend compte que la modernité a au fond commis la même erreur que ce qui se passait dans le monde traditionnel. Elle a voulu devenir propriétaire de la vérité. Cette fois-ci, ce n'est plus ma religion, avec ma représentation et mon système de croyances, mais c'est le système scientifique qui détient la vérité du monde, et ça donne le scientisme.

Pourquoi ça s'effondre ? Parce que les fragilités de ce mode de pensée commencent à se révéler dans le temps. La fidélité à la tradition montre ses limites lorsqu'elle continue à véhiculer des formes de pratiques assez archaïques qui n'ont finalement rien à voir avec la spiritualité. On comprend qu'il y a une rébellion nécessaire. De la même manière, dans ce troisième temps, ce changement de paradigme, on s'aperçoit qu'on a confondu *la* raison avec *une* raison. Il y a différents régimes de rationalité, tout système scientifique, rationnel, repose sur des présupposés. Que ce soit en mathématiques comme en physique. Ces présupposés-là peuvent être bouleversés. C'est ce qui fait que la science elle-même est passée d'une vision un peu arrogante de la vérité à une vision beaucoup plus humble. On ne prétend plus que la science dit la vérité. On dit que la science propose des modèles théoriques qui pour le moment, sont les plus fructueux, pour expliquer les phénomènes. On est donc beaucoup plus prudent. Et puis on s'est rend compte que ce regard scientifique n'est qu'un regard très limité sur le monde. D'autres points de vue nous permettent d'accéder à des dimensions plus profondes du réel. C'est pourquoi nos raisonnements ou nos théories ne parviennent pas à épuiser la question "Qui suis-je ?" ou la question "Quelle est la source de la réalité ?", quelque chose les dépasse. Lorsque Jean tout à l'heure parlait de l'absolu au-delà des mots, au-delà de nos représentations, au-delà des religions, on sent bien que quelque chose dépasse nos capacités de représentations. Ce qui est en train de se passer, c'est un troisième temps dans lequel on passe à un régime pluriel de la vérité. On passe d'une situation où l'on pensait, à travers un système religieux ou scientifique, détenir la propriété de la vérité, et on

commence à se rendre compte que tout cela n'est qu'une illusion. On a besoin de penser, on a besoin d'avoir un système de pensée, parce que c'est à travers ce système qu'on essaye d'appréhender le monde et d'agir sur lui. Mais en même temps, aucun système ne peut à lui tout seul, rendre pleinement compte du réel. Il y a toujours quelque chose d'étriqué, de limité. On a besoin d'une forme, d'une tradition, de s'appuyer sur des convictions, d'utiliser des mots. Certains mots nous parlent plus que d'autres. On est le fruit d'une histoire, d'une civilisation. On a reçu un héritage. A partir de ce terreau-là, on essaye de faire jaillir la source, mais comme tout ce qui se produit dans l'espace et dans le temps, les choses se produisent de manière multiple. Il n'y a pas qu'une seule langue, il n'y a pas qu'un arbre, il n'y a pas qu'un style de musique, etc. La loi du monde est faite ainsi, de multiplicité. A chaque fois que quelque chose de transcendant se produit dans l'espace et dans le temps, c'est toujours à travers une formule multiple. Ce n'est donc pas étonnant qu'à notre échelle humaine, il y ait différents langages pour essayer de parler de l'absolu, différentes représentations, et chacun dans le creuset de son histoire personnelle et de ses racines, essaye de cheminer, de mener sa quête. Ce régime pluriel de la vérité se manifeste sous de nombreux angles. Nous sommes en train de parler de la sphère de la spiritualité, mais il en va de même dans le cadre de la médecine. Là où la médecine moderne pensait être la seule rigoureuse, on voit bien qu'il y a quelque chose d'étriqué. La médecine occidentale n'est pas la seule à avoir raison bien sûr. Ce qui se prétend être rationnel est en réalité un appauvrissement de la raison. On ne peut pas balayer d'un revers de main tous les trésors de la médecine chinoise. Ce monde qui advient est beaucoup plus riche que la vision étriquée de la raison qui était la vision du monde moderne.

Le passage de ce paradigme au monde nouveau provoque lui aussi des crispations. Ceux qui sont encore attachés à ce paradigme moderne, qui sentent que la science est en danger par rapport à d'autres systèmes de représentation, vont perdre. L'histoire ne va plus dans ce sens-là.

Ce n'est pas du relativisme. Tout ne se vaut pas. Parce que tout ne produit pas les mêmes fruits. Ce qui est important, ce sont les fruits qui tombent de l'arbre. Certaines manières de penser conduisent à la mort, d'autres conduisent à la vie. C'est à partir des fruits de l'arbre que nous pouvons juger de la qualité d'une thérapeutique, d'une voie ou d'un chemin. C'est un critère nouveau et important. Le plus important quand on rencontre quelqu'un n'est pas ce à quoi il croit, mais à quoi doit conduire ce à quoi il croit.

C'est à travers ce prisme-là qu'il faut comprendre la journée d'aujourd'hui. Beaucoup de gens s'accrochent aux tenants un peu étriqués de la raison. Dans le domaine de la spiritualité, j'ai ressenti de la joie en constatant qu'au-delà de mes héritages multiples, j'arrivais à trouver l'unité. J'ai apprécié d'écouter Jean qui a confirmé ce que je ressens à travers la diversité de mes héritages. Je voyais bien qu'il y avait de la divergence dans les concepts mais aussi quelque chose qui allait vers l'unité. Cette unité n'est pas au niveau des concepts, des théories, mais au niveau de l'expérience. Je prends l'exemple du dogme de l'incarnation. Si on le regarde de l'extérieur, on se dit qu'il s'agit d'une croyance

chrétienne un peu étonnante s'agissant d'une femme vierge qui va mystérieusement enfanter d'un être divin après le message d'un ange. Si l'on regarde les choses du point de vue de l'expérience, ce dogme nous apprend non pas ce qu'il faut croire, mais nous invite à l'expérience. Au fond, cette expérience de Marie appelle tout chrétien à enfanter le Christ en lui - donc enfanter le divin en nous, l'accueillir, lui faire de la place. Retrouver cette pureté du cœur et de l'intelligence permet, étant libéré de l'ego, de laisser pleinement sa place à Dieu et permettre ce que Maître Eckart appelle "la naissance de Dieu dans l'âme". Angelus Silesius, disciple de Maître Eckart, avait cette formule "Peu m'importe qu'un enfant soit né il y a 2000 ans dans une mangeoire à Bethléem si cet enfant ne naît pas aujourd'hui en moi". Il se joue ici quelque chose de l'ordre d'une expérience et non seulement d'une croyance. Ça me rappelle mes amis bouddhistes qui me disaient leur quête de la pépite d'or dans le noir du charbon qu'ils souhaitaient découvrir, pas forcément créer. Découvrir la nature fondamentale de Bouddha suppose ce travail de nettoyage.

Les poètes persans utilisent souvent la métaphore du miroir. Son rôle est de refléter la lumière du soleil. Quand le miroir est sale, il ne la reflète pas bien. Il s'agit de polir le miroir pour que nous puissions voir resplendir la lumière dont nous sommes porteurs. C'est une idée qu'on retrouve aussi chez Plotin. Ce qui constitue le cœur de la spiritualité, c'est ce travail de purification, non pas par la force mais par notre disponibilité, notre capacité à accueillir ce qui vient d'ailleurs.

Saint Séraphin de Sarov disait que "ceux qui aiment le plus leurs ennemis sont les plus proches de la vérité". Il y a quelque chose de l'ordre de l'hospitalité qui caractérise celui qui est à la fois fier de son terroir mais qui sait objectivement qu'il n'a pas le plus beau terroir du monde. Rûmî, grand poète persan, disait "La vérité est un miroir tombé des mains de Dieu, qui s'est éclaté en 1000 morceaux. Chacun en ramasse un morceau et croit qu'il a toute la lumière, toute la vérité". A un moment ou à un autre de notre vie, quelque chose s'éveille vers cette quête, puis retombe, ce n'est pas linéaire, on reçoit des gifles mais on rencontre aussi des guides qui viennent nous réveiller, nous secouer.

Nous sommes aussi l'enfant d'une époque, l'enfant d'une civilisation marquée d'une crise spirituelle. On parle beaucoup de crises écologique, sanitaire, politique. Je crois que la racine fondamentale de ces crises est d'ordre spirituel. C'est important de faire le diagnostic de cette crise pour ne pas continuer à en payer les conséquences. On dit souvent en psychologie que quelqu'un qui ne connaît pas les causes de ses souffrances a tendance à poser des actes qui viennent nourrir les causes liées à ces souffrances. Ça pourrait donner cette fameuse formule de Bossuet "Dieu se rit des créatures qui déplorent les effets dont elles continuent à chérir les causes".

Essayons de distinguer 4 causes importantes de cette dérégulation, qui font qu'à certains égards on observe une sorte de conspiration contre la vie intérieure. La première chose, je crois que c'est l'appauvrissement de l'horizon. Pour les hommes de l'antiquité, le centre était la figure du sage. Pour l'homme médiéval, c'était la figure du saint. Ce qui était l'horizon de l'éducation, c'était d'accéder à la sainteté. Un jour un ami m'a dit que ce qu'il souhaitait le plus ardemment pour ses enfants était qu'ils

deviennent des saints. J'étais un peu surpris, mais il m'a expliqué que le bonheur seul ne fait pas sens. Est-ce que le bonheur est le seul critère d'une vie ? Je crois que les êtres humains veulent être heureux mais ils veulent aussi une vie qui a du sens. Si on nous donnait une pilule qui permette d'être heureux sans effet secondaire, sans dépendance, je ne suis pas sûr que nous serions intéressés. On veut du bonheur dans la vérité, dans la profondeur. Dans l'histoire de l'Occident, les figures du sage et du saint vont tout à coup quitter l'horizon pour être remplacées par les figures du savant et de l'intellectuel. Phénomène qui s'accompagne d'une omniprésence de la raison, de la volonté et du contrôle. Voilà pourquoi l'horizon du Siècle des Lumières est le savant. Qu'est-ce que l'école cherche à faire de nous ? Des savants, des experts. C'est très bien, très noble, mais on voit bien que l'être humain est coupé d'une dimension fondamentale qui ne peut pas se réduire à une dimension cérébrale et intellectuelle. Nos sociétés souffrent de la part belle faite aux savants et aux intellectuels qui manquent de sagesse. La fameuse phrase de Rabelais " Science sans conscience n'est ruine de l'âme " doit être comprise aussi de cette façon. Est-ce qu'il y a de la conscience ? Est-ce qu'il y a de la sagesse ? La sagesse ne concerne pas seulement les capacités intellectuelles, c'est aussi une qualité de cœur, une capacité intuitive et créative. L'appauvrissement de l'horizon, c'est l'appauvrissement de notre image de l'homme. On pourrait se dire que l'idéal de la figure du savant est un peu dépassé maintenant. On aspire à quelque chose de l'ordre d'une figure supérieure plus grande que nous, ou bien quelque chose d'un peu plus déjanté, que ce soit la mannequin, le sportif ? Je n'ai rien contre les sportifs, ces héros de l'inutile, mais face à ce qui fait l'enjeu d'une existence, ça me paraît difficile d'orienter sa vie vers un horizon qui consiste à marquer beaucoup de buts ou bien à crier fort derrière une guitare. L'image de l'homme augmenté par la technique nous montre finalement qu'il s'agit d'un homme très diminué, qui n'arrête pas d'externaliser ses fonctions. Ça produit un homme hébété, de plus en plus dépendant. L'homme s'humilie par ses propres productions. Il faut que l'image de l'être humain se soit tellement dégradée pour en arriver à être humilié par la performance des machines et des techniques ! La spiritualité propose de transfigurer l'homme. Je comprends la formule de Krishnamurti " Ce n'est pas un signe de bonne santé que d'être bien adapté à une société profondément malade ". Il y a bien quelque chose de l'ordre d'une maladie dont il faut se libérer.

Le second appauvrissement est anthropologique. Le passage d'une vision ternaire des anciens, corps, âme, esprit - soma, psyché, pneuma chez les Grecs - à une vision binaire, l'homme physique et l'homme psychologique, qui naît à la Renaissance, a produit un refoulement de la dimension spirituelle. C'est une grosse perte qui se ressent dans toutes les structures de notre société. Notamment au niveau de la médecine. Si ça ne va pas sur le plan physique, on va voir le médecin du corps, si ça ne va pas sur le plan psychique, on va voir le psychologue. Et le spirituel dans tout ça ? Le corps nous permet d'entrer en relation avec le monde physique, ce n'est pas seulement un outil mais un organe de réception d'informations. De ce point de vue, le corps offre déjà une réalité spirituelle. Il nous permet d'agir sur le monde matériel. La psyché est cette dimension en nous qui s'ouvre à la question du sens. Cette

dimension est capable d'affectivité, d'imagination, de pensée. La dimension spirituelle transcende les deux premières. Il est difficile de parler avec des mots de cette dimension car quand on emploie des mots, on est dans le plan psychique. Voilà pourquoi dans les différentes traditions spirituelles, on utilise plutôt des images. C'est l'expérience d'une autre dimension qui ne peut pas se dire dans le langage binaire de la raison. Mais certains signes évoquent la présence de la dimension spirituelle. La première caractéristique, c'est le fait qu'elle nous renvoie à une dimension intérieure au-delà de l'espace et du temps. Ce qu'on appelle dans le vocabulaire de la théologie, l'éternité. L'éternité n'étant pas une durée infinie - là on est plutôt dans la sempiternité, qui désigne ce qui est au-delà de l'espace et du temps. L'expérience spirituelle, dans sa fine pointe, est la rencontre de cette dimension en nous. Cette expérience spirituelle nous renvoie d'autre part à ce qui n'est pas conditionné, pas créé en nous. C'est la fameuse formule de Bouddha "Il y a en nous du non-né, du non-créé, du non-conditionné". Il s'agit de partir à la rencontre de cette dimension-là, libre à l'égard de l'espace et du temps.

C'est précisément parce qu'il y a cette dimension de non-causalité et de non-conditionnalité que l'être humain peut faire l'expérience d'une joie inconditionnelle, ou d'un amour inconditionnel. Pour celui qui n'est pas totalement réalisé, cette expérience est fugitive. Pour d'autres, c'est un peu plus long, et certains parviennent à demeurer dans cet état. Les Grands Éveillés. L'amour que nous donnent les êtres humains n'est généralement pas inconditionnel. On aime sous condition souvent, et pas tout le temps. Il peut y avoir quelque chose d'un peu sec parfois. La personne qui est en face de moi m'aime souvent par besoin d'être elle-même aimée. C'est pour cette raison que Saint François d'Assise demande "Mon dieu, fais que je ne cherche pas tant à être aimé qu'à aimer". La tendance naturelle de l'être humain n'est pas d'aimer mais d'être aimé. Derrière un "Je t'aime" il y a bien souvent un "J'ai besoin que tu m'aimes". L'autre l'entend inconsciemment. C'est pour cela que nos amours sont bien souvent des puits au lieu d'être des sources. La rencontre de l'amour inconditionnel, c'est rencontrer un amour qui n'est plus limité mais quelque chose qui transcende cet amour-là. Je voudrais ajouter que ce qui se présente à nous dans cette vie, à travers l'amour des êtres chers qui nous entourent, c'est aussi le lieu à travers lequel il y a une apparition. L'apparence est ce qui peut nous couper de ce qui nous transcende. C'est pour cette raison que Platon parle d'une caverne sombre. Mais rappelez-vous dans l'histoire de l'allégorie de la caverne, le prisonnier libéré de ses chaînes revient dans la caverne et quand il regarde le réel, il ne le voit plus pareil. A ce moment-là, ce ne sont plus des ombres mais des apparitions. A ce moment-là, tout ce qui se manifeste dans l'espace et dans le temps sont une théophanie. "A ce moment-là, chaque brin d'herbe devient une lettre du bien-aimé" écrit le poète Rabindranath TAGORE. Souvent les apparences dans cette vie nous cachent à la fois ce qui dépasse les apparences et des choses pas très jolies à voir. Mais en même temps, quand on commence à faire le lien entre le monde manifesté et la source de la manifestation, c'est le lieu de l'apparition et de l'émerveillement. Comme le dit Hugo "On ne meurt pas faute de merveille mais faute

d'émerveillement". La réalité spirituelle c'est goûter des choses qui transcendent cet espace et ce temps et vivre leur présence déjà, ici et maintenant.

Je ne vais pas insister sur l'appauvrissement du regard sur l'être. C'est quelque chose qui nous est malheureusement très familier. Cette vision mécaniste, matérialiste, mais aussi ce que Heidegger appelle "l'emprise de la technique". C'est-à-dire un mode de rapport au monde toujours placé sous le signe de l'efficacité, de la productivité, de la rentabilité. Tout est placé sous le signe de l'utilité. On ne goûte plus l'orange pour sa saveur mais parce que c'est plein de vitamines C, le fleuve n'est plus un lieu d'émerveillement mais un moyen de transport, etc. Notre propre vie est placée sous cet angle-là. Cet univers de pensée marqué par la volonté de puissance, la volonté de toujours plus de contrôle, jusqu'au contrôle de la technique elle-même, produit un monde en réalité totalement déshumanisé, obsédé par les protocoles, la sécurité, l'optimisation. Il ne reste plus de place pour l'humain. Je reviens au mythe de la caverne, ce que les êtres humains appellent la réalité n'est qu'une dimension du réel. Nous devons nous arracher au fond de la caverne pour nous élever à une dimension supérieure, mais comme tout se passe comme si notre époque faisait un pas supplémentaire vers l'illusion.

Par rapport à tous les points que je viens de souligner, comment retrouver le lien à cette dimension spirituelle ? Ça va être prendre le contre-pied, retrouver une image de l'homme qui nous permette de grandir, un horizon, une finalité. Nous plonger au fond de l'océan, là où tout est calme quand tout est agité au-dessus. Ou au-dessus des nuages.

Pour terminer, je vous propose un petit poème de Armand Robin, qui date de 1945, qui nous propose une sorte de récit de notre histoire.

On supprimera la Foi

Au nom de la Lumière,

Puis on supprimera la lumière.

On supprimera l'Âme

Au nom de la Raison,

Puis on supprimera la raison.

On supprimera la Charité

Au nom de la Justice,

Puis on supprimera la justice.

On supprimera l'Amour

Au nom de la Fraternité,

Puis on supprimera la fraternité.

On supprimera l'Esprit de Vérité

Au nom de l'Esprit critique,

Puis on supprimera l'esprit critique.

On supprimera le sens du mot  
Au nom du sens de mots,  
Puis on supprimera le sens des mots.  
On supprimera le sublime  
Au nom de l'art,  
Puis on supprimera l'art.  
On supprimera les écrits,  
Au nom des commentaires,  
Puis on supprimera les commentaires.  
On supprimera le saint  
Au nom du génie,  
Puis on supprimera le génie.  
On supprimera le prophète  
Au nom du poète,  
Puis on supprimera le poète.  
On supprimera l'Esprit  
Au nom de la matière,  
Puis on supprimera la matière.  
Au nom de rien on supprimera l'homme.  
On supprimera le nom de l'homme  
Il n'y aura plus de nom  
Nous y sommes.

Là c'est la descente. Mon ami Jean-Yves Leloup a voulu la remontée. Je vous la propose.

Oui nous y sommes

Là où je suis, je te donnerai un nom

Et je retrouverai le nom de l'amour

Rien ne pourra plus le supprimer

J'honorerai la matière

Et au cœur de la matière je découvrirai l'esprit

J'écouterai les poètes

Et parmi les génies j'honorerai les saints  
J'étudierai les commentaires  
Et à travers les commentaires  
Je m'élèverai jusqu'aux écrits  
J'aimerai l'art  
Et à travers les œuvres d'art  
J'irai vers le sublime  
Je développerai mon esprit critique  
Et au-delà de l'esprit critique  
Je m'éveillerai à l'esprit de vérité  
Je m'initierai à la fraternité  
Et au plus profond de la fraternité  
Je prendrai goût à l'amour  
Je pratiquerai d'abord la justice  
Et par la justice je m'ouvrirai à la charité et à la compassion  
Je me servirai de ma raison  
Et plus haut que la raison, je libèrerai mon âme  
J'honorerai la connaissance  
Et au nom de la connaissance  
Je retrouverai la foi  
Dans sa lumière  
Nous verrons la lumière.

Merci à tous.

## Les questions :

Quand j'entends un philosophe, je me régale toujours. Tu sais mettre les mots pour clarifier. J'ai apprécié le moment où tu as parlé de la raison et des limites de la raison. Ça m'a renvoyé à ma mission chrétienne. Saint Ignace se demande "Qu'est ce qui nourrit l'âme ?" Non pas d'en savoir beaucoup mais de goûter. Alors le mot final que j'ai envie de dire, c'est "Bon appétit à chacun."

Pierre Rabhi dit qu'on ne sait plus quoi se dire, "Bon appétit" ou "Bonne chance" !

Je garderai en particulier de cette journée l'universalité de tout ce qui s'est dit aujourd'hui. Il y a quelque chose de vrai, de juste, dit à travers des prismes différents mais qui trouvent le même écho à l'intérieur de chacun. Il n'y a pas de démonstration mais juste une résonance. Merci aux intervenants d'avoir eu cette cohérence, cette complémentarité qui parle d'une vérité multiple.

C'est tout à fait vrai. J'ajoute juste qu'il y a universalité mais le début du chemin, c'est aussi le singulier. Très concrètement, on est quelque part dans une vie avec une histoire personnelle, des convictions, des racines, des nœuds à desserrer, des grâces reçues. C'est à travers ce terreau singulier, qui n'est pas celui de mon voisin, que je vais accéder à l'universel. C'est à partir de cette matière-là que je vais sublimer, que je vais illuminer, que quelque chose va se faire dans le sens de l'universel. Au départ, l'universel est une intuition, ça peut être aussi quelque chose de très intellectuel et théorique, ça peut être aussi quelque chose d'affectif, car au-delà de nos différences il y a de l'amour qui passe. Néanmoins, on ne pourra pas parler toutes les langues, certaines choses que font les autres vont nous heurter, nous paraître bizarres, nous devons accepter ça. Ce n'est pas évident pour un être humain de gérer cette différence-là. Mais humblement au travers de ma langue, de ce qui a été mon terreau, je vais essayer d'aller vers la lumière. J'aime beaucoup le nom du chemin de Saint Jacques de Compostelle. On y trouve à la fois le compost et Stella l'étoile. L'étoile qui traverse la matière. Plus on veut aller vers la dimension spirituelle, plus il faut s'incarner, éprouver la sensualité, le corps. Même nos blessures, nos épreuves et nos échecs constituent notre terreau, la matière de nos transformations. La vie quotidienne avec toutes ses épreuves, la réalité sociale nous mettent à l'épreuve mais nous invitent aussi à ce dépassement. Le risque serait de rêver d'images de sages, de s'émerveiller d'ouvrages spirituels, de tomber dans cette sorte de piège. C'est en se libérant peu à peu, pas à pas, d'un certain nombre de nœuds, que quelque chose chemine.

Reza, tu nous as parlé de la capacité d'émerveillement, tu as aussi parlé de quête de bonheur et de sagesse. Je crois que le taoïsme voit la sagesse chez l'enfant et non chez le vieillard. Avec la capacité d'émerveillement, avec la divine insouciance. Le taoïsme considère-t-il qu'il faille retourner en enfance pour trouver la sagesse ?

Avec le taoïsme on pense le dépassement des contraires. Je n'ose pas parler au nom du taoïsme mais indéniablement, il y a quelque chose dans les qualités de l'enfance comme la spontanéité, la capacité à vivre l'instant présent, une communication assez fine avant que certaines portes se referment, qui font qu'on a pu comparer l'accès à la sagesse, à la réalisation spirituelle au regard de l'enfant. Le regard de l'enfant vous transperce de l'intérieur. Assis dans la chambre d'un bébé, on sent la théophanie. On ne peut pas se permettre d'être superficiel. Et en même temps, nous avons à grandir, à mûrir, parce que l'enfant, c'est aussi l'infantilité, l'incapacité à différer le plaisir, à renoncer à certains désirs, la tendance à se prendre pour le centre du monde. De ce point de vue, cette infantilité n'a pas d'âge. La maturité va consister précisément à dépasser ça et à retrouver cette qualité de spontanéité, mais cette fois-ci dans un cadre de relation plus mûre. Donc oui il y a quelque chose de l'enfance qui fait écho à la spiritualité, pour autant, il ne s'agit pas de retomber dans l'enfance à mon avis. Cette idée me fait penser à un point de la tradition bouddhiste. Imaginez un parc de jeu dans lequel des enfants sont en train de jouer. Un vieillard assis sur un banc regarde la scène. Il sourit en regardant les enfants jouer. Ceux-ci passent par des étapes d'excitation, d'euphorie, de colère, etc. Tout à coup un enfant tombe, s'écorche le genou, court vers le vieillard qui continue à sourire. Parce qu'il sait au fond de lui que cela ne prête pas à conséquence. Il sait que, derrière le tragique, à un autre niveau, il y a un grand rire. Derrière les cauchemars, quelque chose s'évanouit quand on se réveille. Ce cheminement vers les profondeurs nous conduit à passer de l'expérience du tragique à ce grand rire. A passer de l'éternel pourquoi face au mal, à la violence, à un grand oui et non à un "parce que". Tout à coup nos pourquoi disparaissent. C'est l'expérience de Job. Il avait raison de dire que ce n'était pas juste là où ses copains disaient "S'il t'arrive tant de malheurs Job, c'est forcément parce que tu as fait des choses condamnables." Job disait "Non non je ne mérite pas ce que j'ai vécu." Et le texte biblique lui donne raison. Ce qui va être libérateur pour Job, c'est de passer à un autre niveau et sentir que le tragique n'a pas le dernier mot.

Compte-rendu réalisé par Laurence Crespel Taudière

[www.semaphore.fr](http://www.semaphore.fr)